

Coutumes sédunoises

Rose-Claire SCHÜLE

Les volumes de la Bibliotheca vallesiana parus jusqu'à ce jour, ont contribué, plus qu'on a coutume de penser, à la recherche ethnologique valaisanne. Les volumes d'André Guex sur *Le demi-siècle de Maurice Troillet*, la *Correspondance* de ce dernier et surtout les *Souvenirs et Propos sur Bagnes* d'Anne Troillet-Boven sont des mines inépuisables pour le chercheur, bien qu'aucun de ces volumes n'ait été composé dans ce but. Il en est de même pour les deux volumes du *Journal intime* de Marie de Riedmatten. Ils n'ont pas été écrits pour l'amateur du passé avide de trouver une image des us et coutumes, des relations sociales ou de la vie quotidienne de Sion au XIX^e siècle. L'objet principal du *Journal* est l'auteur lui-même, son désir de perfection spirituelle et l'exercice de discipline de soi qu'en représente la rédaction.

L'année religieuse, les fêtes et deuils de sa famille, les relations avec les membres de sa nombreuse parenté, les séjours aux mayens et quelques voyages rythment la vie monotone de Marie de Riedmatten et forment le canevas sur lequel elle développe son *Journal*. Simple support de ses exercices spirituels, ce canevas n'a pour elle aucune valeur propre. Elle ne ressent donc nul besoin de donner des détails, des précisions auxquels elle n'attribue aucune importance. Elle ne fait état des événements banals ou notables de sa vie que lorsque ceux-ci l'aident ou l'entravent dans sa progression vers la perfection qu'elle cherche à atteindre. Elle ne décrit systématiquement que ses états d'âme, ses difficultés, ses doutes et son isolement intellectuel et spirituel. Nulle part nous ne trouverons des données précises et exhaustives de faits ethnologiques ou économiques. L'auteur n'écrit que pour lui-même, il est donc inutile de préciser, d'expliquer ou de commenter ce qu'il connaît, sait et comprend sans hésitation aucune.

Loin de tenir rigueur à l'auteur de ne pas lui avoir fourni des descriptions complètes de la vie sédunoise ou, du moins, de certains de ses aspects, l'ethnologue lui en sait gré. En effet, le désintéressement total de la rédactrice pour tout ce qui ferait la joie d'un amateur des traditions populaires est en fait la meilleure garantie d'authenticité qui soit. Il est manifeste que Marie de Riedmatten ne s'est jamais préoccupée du sens, de la signification, de la valeur ou de l'origine des us, coutumes ou croyances qu'elle vit. Ce sont des

réalités tangibles et immuables comme la Sionne ou Valère, réalités auxquelles elle est par ailleurs fort attachée et qu'elle retrouve avec joie après une absence, mais qu'elle n'a jamais analysées ou simplement jaugées d'un œil critique.

Les matériaux que l'auteur fournit presque contre son gré sont absolument bruts ; il n'a ressenti aucune nécessité de faire un choix, d'opérer une sélection, de transformer, ne serait-ce qu'inconsciemment, les faits pour les adapter à une théorie, une école ou pour défendre une idée. Par contre, ces faits sont datés et localisés comme on l'exigerait de matériaux scientifiques. Aucune enquête, aucune recherche si bien menée soit-elle et, surtout, aucun écrit d'ethnologue de métier ou amateur ne peut prétendre à une telle impartialité et véracité. L'ethnologue le plus consciencieux rehausse instinctivement les faits qui l'intéressent au détriment de ceux qui lui paraissent mineurs.

Si les notes explicatives d'André Donnet, avec leurs nombreux renvois aux journaux de l'époque¹, peuvent pleinement satisfaire la curiosité éveillée d'un amateur du passé qui a connu la vie sédunoise du début du siècle, et ne serait-ce que par les récits de ses parents, il n'en est pas de même de l'intérêt de l'ethnologue. Le *Journal* et les notes mettent ce dernier devant une porte à demi-ouverte sur un des domaines de l'ethnologie européenne les moins explorés, la vie citadine. Encore faut-il préciser, la vie citadine de la classe supérieure d'une petite capitale cantonale. Nous n'avons pour la Suisse qu'un seul ouvrage traitant un sujet analogue, le *Basler Sitten* de Johanna Von der Mühl², encore ne faut-il pas oublier qu'il s'agit de la grande ville protestante et commerçante de Bâle qui ne peut nullement être mise en parallèle avec Sion.

Tentée par la perspective offerte, nous avons fait un essai d'enquête complémentaire en été 1977. Il nous a été possible³ de réunir aux Mayens de Sion, non loin du lieu où Marie de Riedmatten passait ses étés, un groupe de dames de la même couche de société sédunoise que celle de notre auteur, et d'y enregistrer une conversation dirigée. Pour les plus jeunes d'entre ces dames, Marie de Riedmatten n'est qu'un souvenir de jeunesse, où elles l'avaient vue, perclue de rhumatisme, se rendre à la messe. Pour les dames plus âgées, elle était par contre une aînée et cousine qu'elles avaient côtoyée plus ou moins intimement.

Nous pourrions aisément énumérer toute une série d'us et de coutumes mentionnés par Marie de Riedmatten que notre début d'enquête a permis de préciser ou de compléter. Nous ne citerons que quelques traits du cycle de la Noël qui intéressent tout particulièrement l'ethnologue en faisant abstraction des autres aspects, tout aussi significatifs de cette période de l'année.

¹ On ne peut pas remercier assez Monsieur Donnet de s'être livré au travail ingrat et astreignant de l'établissement des notes explicatives. Elles seules permettent au non-Sédunois de comprendre les relations sociales et familiales compliquées auxquelles Marie de Riedmatten fait allusion.

² VON DER MÜHL, Johanna, *Basler Sitten. Herkommen und Brauch im häuslichen Leben einer städtischen Bürgerschaft*, Basel 1944, 212 p., 16 ill.

³ Nous tenons ici à remercier Madame Bernard de Torrenté qui a réuni pour nous dans son accueillant chalet ses tantes, cousines et amies. Notre remerciement va également à ces dames qui se sont prêtées à notre conversation dirigée avec gentillesse et un plaisir évident.

L'auteur parle chaque année abondamment de Noël et des préparatifs de la fête qui l'occupent comme ses sœurs et amies, dès avant décembre. Une seule fois, car Marie de Riedmatten ne parle guère du temps de son enfance, elle fait allusion aux Noëls passés :

« Noël précédé de l'Immaculée Conception est de ces jours heureux dans l'enfance où le Poupon Jésus vient sonner à la porte des maisons et y jeter des bonbons lorsqu'on est sage et une verge plantée dans une pomme pourrie lorsqu'on est méchant. Il faut dire que cette dernière chose arrive rarement, surtout à notre époque où l'on craint tant de contrister les enfants ; aussi quand la clochette se fait entendre, l'attente est toujours joyeuse. Je me souviens que, lorsque j'étais petite, chaque fois que j'entendais retentir la sonnette d'un magasin, je croyais le poupon Jésus en route et j'espérais le voir arriver bientôt chez nous. » (1886.)

Quatre années plus tard, le 14 décembre 1890, nous relevons le passage suivant dans la description d'une journée de l'auteur :

« Ce soir, j'ai été faire le poupon Jésus chez Louise de Lavallaz, qui avait fait venir pour la circonstance José et Etienne de Kalbermatten. Tatïe, en allant voir si le poupon Jésus n'avait pas laissé tomber de bonbons en chemin m'aperçut sur le seuil de la cuisine ; heureusement qu'à son âge la foi en cette aimable croyance est si profonde qu'elle ne se douta de rien et s'écria, courant à moi : Le poupon Jésus est venu, il a jeté des bonbons et je lui ai crié : „ Poupon Jésus, jetez-moi une grande poupée ! ” et il aura entendu. — Il t'a jeté la grande poupée ? lui ai-je demandé. — Non, mais j'ai demandé pour Noël et il aura entendu puisqu'il était tout proche, là, derrière la porte. »

Quelques jours avant Noël 1893, Marie de Riedmatten note :

« Adèle est pleine de foi, de confiance et d'ardeur ; elle était sûre, mercredi passé, que le poupon Jésus viendrait lui jeter des bonbons chez nous ou bien chez tante Henriette où se trouvait sa sœur Jeiette, parce qu'elle avait bien prié à la bénédiction. „ Montons, disait-elle, il vaut mieux être plusieurs pour qu'Il vienne. ” En effet, à peine en haut, la clochette retentit et Dédèle se mit à genoux, chantant et remerciant ce bon petit Jésus. »

En décembre 1890, le *Journal* mentionne : « Samedi matin [le 20] nous avons fait nos emplettes pour le Poupon Jésus des pauvres. J'ai acheté treize petites poupées en porcelaine à cinq centimes, un livre, une trompette à quinze centimes, des mouchoirs de poche à dix centimes l'un ; Louise et Aline et Madeleine, des chevaux de bois, des poupées, des mirlitons, des moutons à cinq centimes avec une tablette de chocolat derrière, des crayons et porte-plume, etc. Enfin nous faisons des mites, des manchettes, des cache-nez, des tabliers, des bérets, des boules en chiffons, etc. »

Autre précision sur ce poupon Jésus des pauvres :

« Jeudi, veille de Noël, je n'ai été voir ni l'arbre de l'école enfantine, ni celui des garçons de l'école primaire ; mais le soir, Aline et Elvire sont venues nous chercher pour nous rendre, comme à l'ordinaire, dans les maisons pauvres et y faire le poupon Jésus. Nous étions, chacune, munies d'un panier, l'un de pommes, l'autre de bonbons et de noix, un troisième de jouets, un quatrième d'habillements, un cinquième de menus objets, etc. Nous prîmes l'un des sacs de classe, que nous devions jeter pour y mettre ce que l'on voulait donner à chaque famille, d'après le nombre, l'âge et le sexe de ses enfants ; puis l'une

de nous agitait la clochette pendant que l'autre jetait les objets, les pommes, les bonbons, etc., dans la chambre. On entendait quelquefois prier, ou pousser des exclamations, ou bien crier : „ Merci, poupon Jésus ! ”. » (1891.)

La Noël 1890 fournit plusieurs remarques intéressantes :

« Après avoir fini notre tournée [de poupon Jésus aux pauvres], nous avons été jeter à Fanny de Lavallaz des bouteilles pleines de billets de caramels et deux pommes d'api... » et

« Le matin de Noël, après avoir communiqué, j'ai vu l'arbre et nos cadeaux. Le poupon Jésus a été généreux ; j'ai eu pour ma part... » suit l'énumération des cadeaux.

Ou encore :

« Mercredi, veille de Noël. J'ai préparé deux petits bérêts, un tablier et une jupe pour jeter aux enfants pauvres. A dix heures et demie, maman, Marie-Louise, Fanny Dallèves, Louise, Madeleine, Henriette et moi avons été à la salle de la classe enfantine qui se trouve dans la maison Ambuel. L'arbre de Noël, tout orné et chargé de cadeaux, attendait que les enfants aient fini de réciter leurs petites poésies, leurs dialogues et leurs chants pour être allumé... Mais le moment le plus intéressant était celui de la distribution des cadeaux. Chaque pauvre avait sa torche, des bonbons, un habillement et un jouet ; les autres seulement un jouet et des bonbons ; mais tous, en recevant leur part qu'ils croient descendre du ciel, poussaient des cris de joie qu'on était heureux d'entendre. »

En 1892, autre aspect :

« Le soir, nous avons assisté chez les orphelins à la représentation qu'ils donnent, chaque année, sur les mystères de ce jour... à la fin de la représentation, l'arbre et la crèche ont été allumés et les cadeaux distribués. »

« ... à huit heures, le lendemain [donc le jour de Noël], l'arbre fut allumé. Maman a été contente de nos cadeaux et tante Henriette a dit que ses vœux étaient réalisés, qu'elle se trouvait trop heureuse. Nous aussi avons été bien satisfaites des nôtres... »

Comme il ne s'agit pas de faire ici une étude complète du personnage porteur de cadeaux et de l'arbre de Noël à Sion mais d'une brève esquisse, je passe, en négligeant les nombreux autres passages du *Journal*, à l'analyse des usages mentionnés que je compléterai par des matériaux récoltés en 1977.

Durant l'Avent, sans être lié à une date précise, le Poupon Jésus distribue de menues friandises aux enfants, ce qu'on appelle « jeter les bonbons ». Le rôle de distributeur est assumé par des jeunes filles qui veillent à rester strictement invisibles. C'est le même Poupon Jésus qui porte les cadeaux de Noël. Dans les écoles, orphelinats et familles aisées, on orne des sapins de Noël dont les bougies seront allumées. Les familles aisées s'occupent du Noël des pauvres.

Nos informatrices confirment point par point ces coutumes. Elles se souviennent toutes, jusqu'aux plus jeunes, du terme et du fait « jeter les bonbons ». Les plus âgées ont entendu parler de la verge plantée dans une pomme pourrie mais ne l'ont jamais vue. Pour les plus jeunes, le fait est inconnu. La remarque de Marie de Riedmatten en 1886 où elle donne la coutume comme tombant en désuétude montre l'exactitude de son observation et de la datation

qu'elle nous fournit. Toutes nos interlocutrices ont « fait » elle-même le Poupon Jésus et elles nous fournissent un détail intéressant : celle qui jetait les bonbons portait toujours des gants blancs, moins pour que la main qui pouvait parfois être aperçue par les enfants ne soit reconnue que par le respect dû au personnage figuré.

Aucune de ces dames n'avait entendu parler du personnage de saint Nicolas à Sion avant les années 40 de notre siècle. La date du 6 décembre ne jouait aucun rôle spécial. Elles se souviennent toutes d'avoir toujours vu dans leur famille l'arbre de Noël allumé, mais celles qui sont nées au début de ce siècle ou avant savent qu'il n'en fut pas ainsi pour leurs parents. D'après elles, le premier arbre de Noël aurait été allumé à Sion par la famille de Ferdinand Wolf vers 1890. Nous avons par ailleurs une attestation de 1865⁴ où Rafael Ritz écrit à sa famille depuis l'Allemagne qu'il a passé la Noël dans une famille devant un bel arbre de Noël « comme ils sont habituels ici », ce qui permet de penser que tel n'était pas alors le cas à Sion.

Les ethnographes ne se sont guère occupés des traditions et coutumes des villes, espérant trouver dans les villages les plus reculés des usages transmis de la nuit des temps, ce qui fait que nous n'avons, jusqu'à la publication du *Journal* de Marie de Riedmatten, aucune relation de coutumes sédunoises. Un seul ouvrage scientifique nous permet de situer les données du *Journal* dans un contexte plus large, l'*Atlas de Folklore suisse*. Cette œuvre, qui est en cours de publication⁵, se base sur une enquête scientifique menée entre 1937 et 1942 dans 387 localités suisses, dont Sion, et nous propose donc des matériaux plus récents que ceux du *Journal*. La majorité des cartes de l'*Atlas* qui se rapportent au cycle de Noël confirment, cinquante ans plus tard, la vitalité des coutumes relatées par Marie de Riedmatten ; d'autres indiquent une évolution vers les coutumes généralisées et commercialisées de notre temps, familières à nos informatrices les plus jeunes. Le Poupon Jésus n'apparaît déjà plus qu'à Noël et c'est saint Nicolas qui distribue autour du 6 décembre bonbons et verges. Si nous examinons la carte dédiée au personnage qui, dans l'esprit des enfants, apporte les cadeaux de Noël, nous constatons que le Valais romand se rattache avec le Poupon Jésus à l'aire haut-valaisanne et alémanique du « Christkind » ou « Enfant Jésus », se distinguant nettement du « Bon Enfant » vaudois et de l'envahissant « Père Noël » français, voire de nos jours universel. Les attestations du *Journal* et de nos informatrices nous confirment pleinement cette attribution du Poupon Jésus à la tradition du Christkind. Ce personnage, qui, en Suisse alémanique, est parfois visible, est toujours représenté par une fille ou une jeune femme ; à Sion, même s'il est invisible, le rôle du Poupon Jésus est toujours tenu par une femme.

Seul le Valais allemand connaît l'expression de « iwerfe, iitröole », pour ce que Marie de Riedmatten et nos informatrices nomment « jeter les bonbons ». Les commentaires des cartes de l'*Atlas* nous disent que cette expression du Haut-Valais est surtout employée pour saint Nicolas, qui apparaît

⁴ Inventaire des lettres R. Ritz, P. 146, aux Archives cantonales du Valais. La lettre est en allemand et nous avons traduit la citation.

⁵ *Atlas de Folklore suisse* par Paul GEIGER et Richard WEISS avec la collaboration de Walter ESCHER et Elsbeth LIEBL, Bâle, Société suisse des traditions populaires, dès 1962.

dans cette région en chair et en os, mais n'est anciennement pas lié à la date du 6 décembre. Nous ne savons dire à quelle époque le personnage lui-même a commencé à prendre pied dans le Valais romand. Les cartes de l'*Atlas* ne l'attestent que pour les villes de Sierre et de Sion. Le fait que les enfants méchants de Sion recevaient, au siècle passé, une verge dans une pomme pourrie qu'on « jetait » comme les bonbons, nous autorise à conclure qu'il existait dans le Valais entier une aire d'un personnage qui récompensait et punissait, personnage standardisé plus tard sous la forme de saint Nicolas. L'expression commune de « jeter » démontre le fait bien connu des ethnologues que la frontière linguistique du Valais n'est que très rarement une frontière ethnologique.

Je me suis attardée sur ces thèmes de Noël comme j'aurais pu le faire sur celui des feux de la Saint-Jean et de la Saint-Pierre, sur l'introduction des feux du Premier Août en 1891 ou sur la médecine populaire pour démontrer l'importance extraordinaire de ce *Journal* pour la recherche ethnologique. Marie de Riedmatten ne nous donne pas uniquement des attestations de coutumes vivantes, mais elle fournit également des attestations négatives permettant au chercheur de dater l'absence d'une coutume en un temps donné, comme nous l'avons démontré pour le personnage de saint Nicolas. Elle note des années durant les menus faits d'une coutume, d'un usage, et si elle ne mentionne jamais une coutume que nous connaissons aujourd'hui ou dont l'*Atlas de Folklore* et plus tard nos informatrices font état, nous pouvons affirmer avec certitude qu'au siècle passé cet usage était inconnu à Sion. L'importance de ces attestations négatives pour la datation scientifique n'a été reconnue que durant l'entre-deux-guerres et, aussi contradictoire que cela puisse paraître, nous pouvons dire que le *Journal* de Marie de Riedmatten constitue un excellent document ethnographique moderne.

Revenons à la porte entrouverte mentionnée au début de notre propos. Peut-on encore s'engager dans le chemin de l'ethnologie citadine ou le nivellement des coutumes est-il tel que le chemin esquissé ne serait qu'un chemin sans issue et sans intérêt ? Le bref extrait du *Journal* et l'échantillon de notre enquête fournissent la réponse : le grand bouleversement n'a eu lieu qu'après la dernière guerre qui a introduit bien des innovations et des notions jusqu'alors inconnues. Le souvenir de ce qui était est parfaitement vivant. L'évolution moderne qui se poursuit et qui importe des coutumes d'ailleurs et de nulle part est souvent saisissable dès ses débuts. Avec le *Journal* nous avons les racines profondes de l'arbre des coutumes actuelles de la vie sédunoise ; les enquêtes rétrospectives permettent de retrouver les racines plus fines et les enquêtes observantes actuelles permettent de saisir dans les branches de l'arbre les mêmes ramifications et relations, modifiées et modernisées il est vrai, que celles qui ont formé le réseau souterrain et qui permettent la vie de la plante.

Le *Journal* n'est ni un aboutissement ni un document final, mais un point de départ qui montre impérativement un chemin de recherches à suivre.